

Confession d'un prêtre du XXe siècle, par Émile MORIN

Paris, Flammarion, 1991, 344 pages.

C'est avec un vif intérêt et souvent avec une profonde sympathie que j'ai cheminé avec Émile Morin tout au long d'un récit qui nous conte, depuis sa naissance et l'éveil de sa vocation, l'évolution d'une vie de prêtre et de théologien, jusqu'à sa prise de distance récente à l'égard de tout engagement dans l'Église. Itinéraire assez classique d'un prêtre breton, que ses qualités humaines et intellectuelles ont amené, entre autres par ses études à Rome et à l'Institut biblique de Jérusalem, à se spécialiser en Écriture Sainte. D'où ses longues années d'enseignement dans des séminaires et auprès de groupes multiples et divers consacrés à l'approfondissement de la foi.

Si peu à peu une crise se dessine et se précise, elle n'est nullement due à des tensions entre collègues ou avec l'autorité. On est au contraire impressionné par l'humanité et la sociabilité d'Émile Morin. Ses rapports avec tous sont harmonieux. Ce n'est pas non plus le célibat qui fait problème, bien que sa manière de se situer par rapport à la femme, et spécialement à l'égard de sa mère, dès lors aussi par rapport à la sexualité, apparât, aux différentes étapes de sa vie, comme une réalité latente et insuffisamment clarifiée. Et si, la séparation devenue inéluctable, il rencontre l'amour conjugal, celui-ci, loin d'être la cause déterminante de sa prise de distance, en est la conséquence logique.

La crise naît au cœur même de sa tâche d'exégète, qu'il affine avec un sérieux, une compétence, une érudition remarquables, s'efforçant de s'initier à toutes les recherches de la critique historique, ainsi qu'aux ressources multiples que lui apporte la littérature. Sa foi est affrontée de plus en plus à des interrogations fondamentales. "J'ai appris à vivre dans l'incertitude" (p. 226); ce qui l'amène "à une sorte d'agnosticisme pratique, que je voudrais ni doctrinaire ni agressif" (p. 255). "Je suis livré à l'immanence..", je règle ma conduite sur des repères internes au monde" (p. 321). Au point qu'un jour il lui paraît impossible de continuer à enseigner et à former au nom de l'Église et dans l'Église. Une Église qui, à ses yeux, - et c'est malheureusement si souvent exact - ne favorise pas le cheminement personnel de chacun, ne fait pas place à une recherche ouverte, énonce avec intransigeance ses réponses là où il faudrait surtout accepter les questions...

Chemin parcouru où je me suis senti à certains moments quelque peu dépassé par ses connaissances et l'étendue de sa recherche, au cours duquel j'ai été émerveillé par ses aperçus éclairants, par la qualité de son style et de son mode d'expression, et où toujours j'ai été dans l'admiration devant son extraordinaire honnêteté et rigueur. Ces qualités mêmes qui l'ont conduit à des mises en question cruciales.

Après avoir ainsi cheminé avec Émile Morin, je souhaiterais pouvoir un jour continuer avec lui l'échange et le dialogue. Et si l'occasion m'en était donnée, j'aimerais lui poser deux questions, qui en partie se rejoignent :

- *Quels objectifs poursuivez-vous en publiant ce récit autobiographique ? Faire quelque peu comprendre à l'Institution ecclésiale où mène inévitablement sa manière de se situer dans la modernité ? Inciter d'autres chrétiens, prêtres, théologiens, laïcs à oser eux aussi un cheminement personnel ? Expliquer à ceux qui vous connaissent, et peut-être vous jugent à la légère, le sens et la justification de votre itinéraire ? Tout simplement vouloir continuer à exister et à vous exprimer ? Autres raisons encore..., qui aideraient à mieux comprendre le sens d'un itinéraire, qui est loin d'être achevé.*

- *J'aimerais enfin vous demander ce que devrait être, selon vous, cette Église, que vous connaissez si bien de l'intérieur, qui garde probablement à vos yeux des raisons d'être, et à laquelle, semble-il, vous restez attaché, pour répondre à sa signification profonde et aux besoins de notre temps?*

Pierre de LOCHT
in *Hors-les-Murs* n° 45, août 1991, pages 18-19

A la fin de son compte rendu de ce très beau livre, dans notre dernier bulletin Pierre de Locht posait deux questions à Émile Morin : Quels objectifs poursuivez-vous en publiant ce récit autobiographique ? Que devrait être l'Église, selon vous, pour répondre à sa signification profonde et aux besoins de notre temps ?

Émile Morin a répondu longuement à Pierre de Locht. Bien qu'il se défende de vouloir faire école, nous ne pouvons nous empêcher de trouver ses explications vraiment exemplaires, et nous sommes convaincus que beaucoup d'amis seront à ce point intéressés qu'ils se précipiteront sur son livre ! Nous le remercions très sincèrement de nous autoriser à publier sa lettre, et nous nous prenons à rêver que ce dialogue continue. Voici de larges extraits de sa réponse aux questions.

Quels objectifs ai-je poursuivis en publiant ce récit autobiographique ? (...) Proposer, sans l'imposer, ma contribution au débat commun.

L'écriture était depuis longtemps pour moi un moyen d'objectiver mes tensions intérieures pour les assumer et d'analyser les antagonismes de la vie en groupe pour les dépasser. J'avais d'abord voulu explorer ma situation personnelle et mes difficultés croissantes à assumer mon héritage dans l'Église par une démarche littéraire. Le roman inédit que j'ai mentionné était partiellement autobiographique. L'envoi du manuscrit à des maisons d'édition, à l'automne 1986, posait un premier geste irréversible et j'avais l'intention de conduire cette aventure à son terme public, en m'y reprenant autant qu'il le faudrait. L'alliance inattendue avec Héloïse a interrompu momentanément la continuelle remise sur le chantier prévue. Après diverses tentatives, le genre autobiographique s'est alors avéré le meilleur à mes yeux pour mettre au jour ce que je croyais avoir à dire.

Être soi, c'est aussi affirmer sa différence dans un monde inédit. Cette différence doit être clarifiée, exposée, justifiée. Car être soi, c'est aussi être soi pour les autres. Dire aux autres où l'on en est et comment on en est venu là. Oser signifier à ceux qui veulent l'entendre ce qu'une expérience, sous certains aspects uniques, nous a donné d'être. Tout œuvre n'est-elle pas manifestation du chemin personnel de son auteur dans le grand échange inhérent à l'espèce humaine sur sa destinée ? A mon avis, la publication fait partie intégrante de l'acte littéraire. Publier, c'est, après le temps de la réflexion écrite, se risquer sur l'agora. "Vouloir continuer à exister et à [m'] exprimer ?" Sans aucun doute.

Mais il faut aller plus loin. Lorsque l'on apporte sa contribution par écrit dans le débat commun, c'est pour la vérifier, la soumettre à l'appréciation des autres, pour en savoir plus sur soi-même et sur le sens de l'aventure collective, pour apprendre quelles réponses d'autres apporteront aux questions posées. Mon itinéraire est un peu "exemplaire" ou "emblématique" des mutations culturelles de notre temps, m'a-t-on dit chez l'éditeur. Dans le bouillonnement religieux actuel, n'est-il pas important de s'exprimer, de poser ses questions ? Les livres de Job, de Qohélet, de Jonas sont mes modèles. Ils ont été de vrais coups de pied dans la fourmilière des idées reçues. Bien sûr, certains n'ont retenu de l'Ecclésiaste que la monotonie des vagues. Nihil novi sub sole!

Je ne veux pas pour autant entreprendre une croisade. L'agnosticisme auquel je suis parvenu ne se prêche pas, mais il peut se dire, tout simplement. J'ose produire mon fruit et le mettre à la disposition du passant. Je me contente d'être moi-même et de témoigner de mon histoire comme tant d'autres à notre époque.

Avec quelle intention à l'égard de l'Église ?

J'ai reçu quelques réactions des gens du dedans. Parmi les réponses qui sont allées le plus loin, j'ai entendu deux types de messages. Ou bien : parfait, je me sens très proche de vous, opération "sanifiante", il faudrait que tous les évêques lisent cela ; ou bien : quels dégâts vous allez faire, vous êtes en crise, vous avez manqué un tournant décisif en privilégiant votre vie intellectuelle contre votre vie spirituelle, priez, faites les Exercices d'Ignace de Loyola, vous ne devriez pas écrire maintenant ce que vous ressentez. Cette seconde évaluation me jauge évidemment à l'aune de mes références antérieures et on ne semble pas avoir idée du peuple nombreux que j'ai rejoint et qui regarde le monde de manière absolument étonnée. Je n'éprouve pas les affres d'une crise.

J'ai certainement voulu, en prenant de la distance et en écrivant ce livre, avertir l'Église (et pas seulement la hiérarchie), de la façon dont l'un de ses membres avait rencontré la modernité. Sans viser directement à "inciter d'autres chrétiens, prêtres, théologiens, laïcs à oser eux aussi un cheminement personnel", il est possible que mon témoignage ait un effet d'entraînement. Jusqu'ici, j'ai reçu quelques lettres de prêtres qui

ont déjà suivi par eux-mêmes, parfois bien avant moi, un parcours proche du mien. Si mon désir est bien que l'existence de ce livre soit normalement signalée, mon intention est tout autant de résister à faire école.

Je vous remercie de dire que cet itinéraire "est loin d'être achevé". Je veux rester en état de veille, tout en explorant pour l'instant le sens par d'autres voies.

Votre question sur "ce que devrait être, selon [moi], l'Église pour répondre à sa signification profonde et aux besoins de notre temps" m'embarrasse beaucoup. En effet, j'ai interrompu mon ministère et je vis en marge de l'Église pour les raisons profondes que vous avez lues. Mon interrogation sur l'Église ne touche pas essentiellement les modalités des ministères et sa manière d'être au XXe siècle, mais la prétention même du mouvement chrétien à l'égard de toute l'histoire.

Je ne sais pas si l'Incarnation et tout ce qui en découle est un mystère absolument unique ou le plus pur exemplaire dans la série des mythes indispensables au progrès de l'humanité. En élevant la tête au-dessus du fleuve qui charrie les civilisations, je n'ai pas pu m'empêcher de relativiser le navire auquel j'appartiens et de le mettre en perspective. Je me suis posé la question de l'assèchement d'un courant culturel qui prétend drainer tant de rivières, pour se jeter seul dans l'Infini, au couchant de l'histoire. Je n'entends plus de réponse claire. La dogmatique catholique est peut-être vraie, mais en conscience, je ne puis plus y adhérer à la manière dont le demandent les catéchismes récents de nos évêques.

Pourtant, une fois mises de côté les imperfections du mouvement de Jésus, je reconnais que l'Église a joué un rôle majeur dans le flux des civilisations. En ce sens, parce que je suis né dans sa tradition, je lui reste redevable. Elle garde "des raisons d'être à [mes] yeux". La nef de Pierre n'a pas à se saborder. L'Église n'est pas d'abord gardienne d'une morale, mais avant tout gestionnaire de sens. Comme grand code de l'Occident, elle a géré et gère encore souvent un effort de rationalité qui s'oppose à bien des pratiques obscurantistes modernes. La foi en Jésus a déboulonné tant d'idoles, chassé tant de démons qui obnubilaient nos vies. Jean-Paul II, malgré le culte de la personnalité qui semble le ravir, promeut les droits de l'homme dans le monde.

Idéalement, à mon sens, pour bien continuer sa mission, l'Église devrait poursuivre dans la Bible, dans sa tradition et dans son histoire une certaine démythologisation. Ce faisant, elle produirait une immense réinterprétation - adaptée et provisoire - sur la situation de l'homme dans le monde. Espérant comme Abraham, sans s'étendre avec trop de volubilité sur les traits de la Terre Promise, et encourageant les hommes à la fraternité. Pas dans une perspective gnostique, mais pour tirer notre espèce vers le meilleur, en avant.

Cela l'entraînerait, dans un monde qui tend vers une démocratie sans cesse menacée, à quitter sa structure patriarcale, montrant ainsi qu'elle aime vraiment les hommes de ce temps et leurs balbutiements. La vieille structure qu'elle perpétue jusqu'aujourd'hui l'empêche d'avoir des ministres vraiment contemporains.

Mais, je l'avoue, que peut-elle réaliser de ce programme sans renoncer progressivement à ce qu'elle est depuis l'origine? Elle deviendrait servante de la marche humaine, jusqu'à s'effacer de l'histoire comme Jésus. Sans doute devant d'autres nouveautés spirituelles? Alors elle produirait peut-être le signe du Dieu crucifié, qui s'est obscurci aux yeux de mon attente.

Dans l'histoire, les choses se passent plutôt autrement. Un jour surgit un nouveau prophète et ses disciples lancent une nouvelle religion. Ils statuent leurs prédécesseurs au porche de l'Ancien Testament. Nous sommes actuellement devant un éclatement foisonnant, comme au premier siècle de notre ère, sans savoir si le monde se fera jamais une unité religieuse ou si les religions continueront encore d'accompagner les conquêtes et de contester les abus des conquérants.

Émile MORIN
in Hors-les-Murs n° 46, décembre 1991, pages 20-22

QUI ETES-VOUS, ÉMILE MORIN ?

"Voilà qu'au terme de mes clarifications et après que j'en eus tiré les conséquences, une occasion m'était donnée de livrer en quelque sorte mon testament spirituel" (Conf. 288)*. Nous sommes en avril 1987. Émile Morin se voit invité par Robert Serrou à proposer un livre sur le christianisme initial pour une collection en projet.

Un mois plus tôt, le 11 mars, à St-Brieuc, il a été reçu par son évêque et "en deux heures [d'entretien], je suis devenu un Monsieur tout le monde" (Conf. 252).

"Je constate paisiblement, a-t-il dit ce matin-là à Mgr Kervennic qui l'écoute, cordial mais déchiré, je constate le fossé qui existe entre la dogmatique chrétienne qui n'est plus ma référence, que je n'arrive plus à habiter, et les approches du fonctionnement humain auxquelles j'adhère... pour le moment. Je vais donc m'éloigner de l'institution ecclésiastique pour motif de conscience, par exigence de vérité personnelle" (Conf. 255).

Ce fossé, Emile Morin l'a vu se creuser et s'élargir en lui au fil de vingt-six ans de labeur professoral comme responsable de l'exégèse de toute la Bible d'abord au grand séminaire de St-Brieuc puis au séminaire breton "regroupé" de Rennes.

A présent, "sur le seuil de l'immense basilique chrétienne, le dos ... à la porte, [je me trouve] tout disposé à faire le point" (Conf. 288).

Cette synthèse de ses convictions profondes et, bien plus encore, de ses interrogations fondamentales, ce testament spirituel - qui ouvrait cet article - Emile Morin va nous le donner dans *Non-lieu pour Jésus*. Six mois de travail acharné : "L'essayiste se lève tôt, veille tard. Les jours s'allongent devant l'écran du Macintosh" (Conf. 235), et l'œuvre est bouclée en janvier 88. Flammarion la publiera un an plus tard dans sa collection "Présences".

Toute une vie s'est déroulée au service de l'"Écriture", dès les études à Rome et à Jérusalem, scandée par les rencontres avec les "grands" : George, Grelot, Léon-Dufour, nourrie d'incessantes lectures, affrontée au réel des séminaristes, des cercles bibliques, des Equipes Enseignantes. Voyage passionnant marqué d'étapes désormais bien repérées. Années soixante d'abord : historico-critiques. Après la "*désespérance de Bultmann*", on s'efforce d'autant plus, au travers des sources, de retrouver les faits mêmes vécus par Jésus, des "dits" authentiques du maître.

Virage après septante avec la lecture "synchronisante". C'est l'approche des récits bibliques dans leur état achevé, sans plus de souci de rejoindre l'histoire "vraie" de Jésus; approche chargée des outils de la psychanalyse, du structuralisme, des clés de Barthes, de Belo, de Dolto...

Variations, interpellations, irruption d'interrogations, de doutes, d'incertitudes : "*cette situation n'est pas de tout repos pour le croyant et même pour le mal croyant qui tient à Jésus. Il faut écrire la séquence de nos déniaisements*" (N-L. 16).

A travers ces débats exégétiques, c'est toujours finalement le "Procès à Jésus" où l'auteur se présente en "témoin supplémentaire d'une instruction toujours insuffisante. Rien qu'un témoin dont le point de vue reste partiel mais qui voudrait pourtant attirer l'attention sur certains aspects de l'enquête. L'examen du dossier débouchera peut-être sur un "non lieu". [En effet] l'acceptation d'un savoir déçu, y compris sur Jésus, fait peut-être partie du cheminement actuel. Ne vivons-nous pas à l'heure où la figure du Nazaréen pourrait garder sa force d'interrogation sans briller, jamais, comme sur le Thabor, de l'éclat de la certitude ?" (NL. 16).

Un savoir déçu qui garde sa force d'interrogation... C'est sur ces deux axes qu'E.M. va construire son ouvrage.

Dans une première partie, il va nous proposer ce qu'il appelle au risque d'étonner une "simulation du mouvement Jésus". Au bout de recherches sévèrement contrôlées, après mise en place - face à face, côte à côte, dos à dos? - de tant d'hypothèses raisonnables mais toujours risquées, ce que nous pouvons dire de Jésus comporte à la fois quelques traits nets et tant d'autres flous, pointillés, effacés, brouillés. Si bien que l'exégète honnête ne peut qu'esquisser, en tâtonnant, comme un "portrait-robot" provisoire, une simulation hypothétique.

Pendant cent cinquante pages, E.M. nous dessine ainsi la silhouette qu'il risque de Jésus. Ce qui apparaît dans sa démarche, c'est quelque chose de l'infinie délicatesse du fouilleur qu'il fut sur le chantier de Tirsas près de Naplouse. Manipulant des documents fragiles, fragmentaires et combien précieux, il aime d'avance ce qu'ils voudront bien lui révéler mais il reste conscient que le respect même qu'ils méritent exige de ne pas aller au-delà d'une information tout aussi fugace et fragmentaire.

Mais il est temps de regarder ce Jésus.

Messie parmi son peuple, portant avec lui l'espérance apocalyptique d'un royaume de Dieu pour demain. Mais pour Jésus, c'est un royaume dont il congédie les puissants, qu'il ouvre aux exclus, aux malades, aux "impurs", aux malheureux et, vus d'un regard neuf, aux femmes, aux enfants. Et du coup voilà qu'il plonge au cœur de la religion établie une force de révolution mortellement dangereuse. La religion se défend et le tue.

Dans le groupe de ses disciples, l'espérance messianique néanmoins rebondit dans la foi en sa "résurrection" : *"expérience de la présence du maître, vivant et actif au milieu d'eux sur un mode de présence inédit"* (N-L. 121). Les communautés s'élargissent, se multiplient dans l'attente effervescente de son proche retour.

Vaine attente qui ne découragera pas les adeptes. *"Après le leader charismatique et les enthousiastes surviennent les missionnaires, les théologiens, enfin les gestionnaires, les gens qui ont mis les pieds sur terre ! Après le Messie, la religion"* (N-L. 142).

Dans le dernier chapitre de cette première partie, E.M. décrypte avec finesse dans les textes du Canon qui s'élabore les tensions, les sursauts, les ambiguïtés qui marquent dans les communautés le difficile passage de la phase eschatologique à celle, gestionnaire, de l'acculturation.

L'auteur laisse ici au lecteur, en première conclusion, le choix de sa forme d'adhésion. *"Si le christianisme est un messianisme reconverti en religion, reste à chacun le droit d'y voir un simple mouvement de libération parmi d'autres, qui s'est plus ou moins enlisé, ou d'y reconnaître au contraire la figure historique dans laquelle Dieu s'est compromis. Revient à chacun la responsabilité d'y trouver ou non le dernier mot de Dieu sur l'existence humaine."* (N-L. 161).

Cependant le procès n'est pas encore tout à fait clos. Dans cent pages encore, E.M. va, poursuivant son esquisse, inventorier les "Jésus par milliers" défilant dans l'histoire. Celui des Églises, celui des spécialistes, celui des prophétismes et celui de l'Inquisition, celui qu'on revêt de la Parole de Dieu et celui qu'interpellent rigoureusement les sciences de la nature et de l'homme.

Nous voilà au terme. De tant de traits épars, contrastés, appuyés ou ténus, quel visage, quel verdict pour Jésus ?

"La rencontre avec la divinité est-elle finalement rêve ou réalité ? Répondre avec certitude est-il essentiel ? Quel est donc ce Dieu qui cache si bien son jeu ? ... Ne pas croire en Dieu, en Jésus-Christ. Les attendre. Garder une capacité d'émerveillement. Penser que Dieu pourrait se cacher dans la caravane mais cheminer sans en être sûr... "

Chacun, comme l'auteur, en sa liberté, choisira sa réponse. Pour moi - si je peux en terminant témoigner à mon tour - après un itinéraire sur bien des points d'un étonnant parallélisme, je suis heureux de pouvoir aussi partager avec Morin sa ... paisible conclusion : *"Jésus ? La réponse nous l'attendons sans plus participer à la certitude des autres. Que Jésus [en tout cas] demeure au moins une question !"*

Charles CHALANT
in Hors-les-Murs n° 47, février 1992, pages 4-7

* Emile MORIN, *Confession d'un prêtre du XXI^e siècle* [Conf.], Paris, Flammarion, coll. "Présences", 1991, 334 pages. Cfr H.L.M. n° 45, p.18.

Emile MORIN, *Non-lieu pour Jésus* [N-L.], Paris, Flammarion, coll. "Présences", 1989, 235 pages.

MON PÈRE ÉTAIT UN ARAMÉEN ERRANT...

(Deutéronome 26,5b)

"Marcher tout doucement sur le chemin des hommes, portant le fardeau de la finitude, sans endoctriner, en débattant fraternellement des dispositions du bivouac". Ainsi chemine aujourd'hui Émile Morin. Séduits pas sa *Confession d'un prêtre du XXe siècle*, nous l'avons invité à vivre avec nous notre Assemblée générale 92 et à nous dire, s'il le voulait, sa "Confidence sur l'essentiel". Acceptant d'enthousiasme, fraternel dès le premier contact, Émile Morin a vu croître au fil des heures, nous a-t-il dit, son enchantement devant l'accueil et sa connivence avec nos témoignages partagés en écoute mutuelle.

Son tour venu, au terme de ces échanges (voir pages précédentes), il nous a fait lui aussi son "**aveu sur l'essentiel**". E.M. est aujourd'hui à ses heures - autre aveu ! - un passionné de jardinage. Choux qui poussent forts ou malingres, libres en fait devant les désirs, les attentes, "roses qui sont sans pourquoi", ces témoins d'une vie nourrie aux mêmes sources que sa vie, "car, hommes, nous venons d'ailleurs", ce sont eux qui donnent goût à la vie. C'est sous la métaphore de ces humbles légumes familiers, offerts amicalement pour le potage commun du bivouac, que je repense au "topo" d'Émile Morin. Et d'en parler ci-dessous en "thèmes, axes, idées, points forts" me paraît devoir inexorablement laisser éventer tant de saveurs subtiles... Comment faire ici écho, cependant, sinon en des phrases trop abstraites à un exposé dont la densité et la profondeur soutinrent pendant une grande heure l'attention sans faille des auditeurs ? Tentons quand même...

Pour cheminer sur sa route terrestre quotidienne, Émile Morin s'assure pour le moment de **quatre préalables**, grille mentale permettant la rencontre, la lecture du réel.

Tout d'abord et clé du reste : "*assumer l'incertitude inhérente à la condition humaine*". Beaucoup d'incertitudes sont notre lot quotidien, secondaires, inévitables : "on fait avec". Plus lourdes à porter, pour E.M., ses incertitudes sur Jésus (cfr. *Non-Lieu pour Jésus*) et plus encore celles sur le sens de notre vie, de la vie, de l'histoire humaine.

Car E.M. ne croit plus pouvoir se ranger parmi "*les hommes de certitude : croyants fidèles ou athées convaincus*". Les révélations, pour lui, buttent toutes sur le problème du mal, la tentation du pouvoir, les conflits mutuels inexpiables, les scléroses "patriarchiques". Les grands Mythes ? ou rongés (la Science), ou écroulés (le Marxisme); et les philosophes d'aujourd'hui remuent-ils autre chose que la cendre ? Chaque culture rencontrée ne révèle-t-elle pas, dans sa valeur même, la relativité des autres cultures, de toute culture ?

Alors, "avec les hommes d'interrogation ouverte", tel Hubert Reeves parmi d'autres, il faut quitter l'abri du père, du maître, du modèle, du gourou et partir en expédition de défrichage patient des questions toujours nouvelles et des réponses toujours provisoires...

Outils de défrichage, autres préalables : "*Privilégier l'expérience*". Déchiffrer la mienne avec d'autres proches de ma pensée et de mon cœur, la confronter à celles d'autres, différentes, et apprendre ainsi à la mienne modestie et tolérance.

"Faire l'inventaire de mes représentations utiles, opérationnelles". Il y en a en moi, conductrices et actives, des images de l'amour, de la mort de la société, d'autres encore : modèles sur lesquels "bricoler" ma réalité quotidienne, représentations utiles... à retoucher sans cesse à partir des choses nouvelles que je veux bien apprendre encore.

Enfin, "*oser vivre à la lumière de ma conscience individuelle*". Loi débridée du subjectivisme ? Que non ! Condition de l'action qui s'appuyant nécessairement sur mes vérités précaires me dira si celles-ci sont aujourd'hui pour moi "opérationnelles", fructueuses. Et me créer ainsi pour "vivre à l'aise" mon terroir où je reconnais mon droit d'exister, mon lieu, mes limites les vérités des autres.

Ces préalables feront de nous "*les grands nomades d'aujourd'hui qui, l'œil fixé sur des repères qu'ils savent mobiles, Se risquent d'une oasis de sens à l'autre, îlots de certitude dans un océan d'incertitude*". C'est à vivre, à oser vivre, "*non sans angoisse mais sans drame*".

Émile Morin, ce nomade, emporte pour la route quelques provisions en viatique. Ce sont ses "attentions" : des choix, des options qui soutiendront les forces du marcheur. Mises en sa musette en provisions de route

ces "attentions" sont les siennes, à son goût, et E.M. leur refuse vigoureusement le titre de "valeurs" qui les rendrait absolues, universelles... totalitaires. Énumérons-les, trop sommairement.

La biologie : elle lui apprend notre solidarité avec toute vie - ô joie du potager -mais aussi que l'homme, au bout de la chaîne évolutive, a su de prédateur devenir ce plus ou moins civilisé, traçant des frontières plus ou moins pacifiantes, avec un sens têtu de l'équilibre à toujours ramener entre le salut de l'espèce et le respect de l'individu.

Le goût du présent : m'y livrer entièrement, non sans conscience de mes racines et sans m'interdire des scénarios d'avenir, rêves qui récuse cependant tant les utopies messianiques que le catastrophisme des prévisionnistes. "C'est toujours l'imprévu qui arrive".

Le savoir psychanalytique : reconnaître qu'il s'est substitué aujourd'hui au code des vices et des vertus ! Entendre de lui que je suis ce que j'ai, ce que m'a donné mon histoire, et qu'il faut "faire avec". Apprendre de lui enfin à essayer inlassablement de tolérer les autres en leur différence.

L'esprit démocratique : respect vigilant et fatigant de la reconnaissance à laquelle chaque individu a droit.

La résistance culturelle active : choisir dans le supermarché de la culture médiatisée de quoi donner du goût à une autre culture naissante.

Il est enfin une "attention" avec laquelle il serait vain de tricher. Nous ne connaissons pas le sens de l'histoire. Justement parce que nous ne savons pas, pourquoi refuser de **rester disponible à la découverte du sens ultime ?**

Question dernière : *"de l'alpha de l'apparition de l'homme à l'oméga de sa disparition, y a-t-il un sens ?"*
Emile Morin a dit en commençant pourquoi il ne pouvait plus être sur ce point parmi les "hommes de certitude". Sa "conduite religieuse", si on veut l'appeler ainsi, se réglerait plutôt sur cette formule : *"Cherchez et partagez avec vos frères les humbles choses de la terre, faites ainsi honneur à la source de la vie... et le Royaume", s'il doit venir, vous sera donné par surcroît. Sans angoisse, postez un veilleur qui scrute l'horizon."*

A chacun de nous qui cheminons avec lui dans la caravane humaine de faire à notre tour l'inventaire de notre viatique. En partageant le sien avec nous, Emile Morin ne nous demande que de le recevoir avec la modestie et la tolérance qu'il a mises à nous les présenter.

Et pour tous, ainsi mieux nourris, bonne route!

Charles CHALANT
in *Hors-les-Murs* n° 48, juin 1992, pages 12-14